

MAX BILLANCOURT

Rendez-vous en enfer



BILLANCOURT MAX

Rendez-vous en enfer

© BILLANCOURT MAX, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3146-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vers les bords du fleuve fatal
Qui porte les morts sur son onde,
Et qui roule son noir cristal
Dans les plaines de l'autre monde ;
Etienne Pavillon. *Lettre de l'autre monde*

TOUCHE LA MORT

Je m'étais assoupi dans mon fauteuil préféré, un vieux Voltaire en bois crème, à l'épais tissu rouge rayé de marron clair recouvrant des coussins moelleux un peu fatigués. Les pieds sur la table basse, les mains croisées sur le ventre, la mémoire à vif, je songeais, dans un demi-sommeil à peine léger, à tout ce qui m'était arrivé depuis quelques semaines.

Les évènements, terribles, se déroulaient dans ma tête, méthodiquement, sans rien omettre, tous les détails, tout. Comme, paraît-il, dans le cerveau de quelqu'un qui va mourir. Mais, dans mon cerveau à moi, en cet instant, le déroulé était lent, très lent, comme au ralenti. C'était pénible et épuisant. C'est tout de même très ennuyeux de s'épuiser en dormant ! Or, c'était mon lot depuis plusieurs jours, plus exactement depuis plusieurs nuits, pendant lesquelles il m'avait été quasiment impossible de m'endormir, allongé dans le lit, œil grand ouvert, lèvres sèches, sang frappant aux tempes.

Tout avait commencé un mois plus tôt.

J'avais terminé le manuscrit – un tapuscrit plus exactement – de mon dernier bouquin que l'éditeur me réclamait avec insistance depuis plusieurs semaines. Mais, bon sang de bonsoir, il faut le temps qu'il faut pour écrire un livre et pas le temps imposé par quelqu'un ! Les éditeurs ont des contraintes que n'ont pas les écrivains, c'est une évidence, je peux le comprendre...mais le contraire est vrai aussi...et lycée de Versailles comme l'écrivait Frédéric Dard !

Ce n'est pas facile d'écrire, pas facile du tout. Mettre sur une page blanche des mots les uns à la suite des autres, même joliment, ne suffit pas. Il faut de la cohérence dans l'histoire, de la profondeur dans les personnages, de la vraisemblance ou de l'originalité dans les situations...Et puis il faut des pages et des pages pour que le lecteur « en aie pour ses sous », parce que les livres, c'est cher. La grande mode aujourd'hui c'est

d'écrire des pavés plus ou moins digestes de 500 ou 600 pages. Ca fait vraiment écrivain. Ca fait chic ! On voit bien que l'auteur en rajoute et en rajoute encore, de façon souvent très artificielle – n'est pas Hugo ou Dumas qui veut ! – mais on dirait que ça ne choque personne. On fait comme s'il était parfaitement normal qu'un livre soit jugé au poids, comme un melon ou un chou-fleur !

Alors, avec cette nouvelle mode, on ne peut pas envoyer chez l'éditeur un manuscrit de 150 pages, même bien pensé, bien torché, bien écrit et abondamment réécrit, chaque phrase déclamée à voix haute, comme « au gueuloir » de Flaubert, pour être sûr qu'elle est musicale et trouvera écho chez le lecteur et surtout chez la lectrice. C'est très important de nos jours la lectrice. Elle lit désormais nettement plus que le lecteur. Elle est devenue le cœur de cible des éditeurs – qui sont majoritairement désormais des éditrices – et des distributeurs. Il faut donc, cette lectrice, qu'elle aime les romans qu'on lui propose, qu'elle apprécie, qu'elle compatisse, qu'elle verse même une larme de temps en temps. Alors on force un peu sur les sentiments, les émotions, les circonvolutions de l'âme. Mais si tout ça, au total, sentiments ou pas, ne fait que 150 malheureuses pages, on ne peut pas l'envoyer pour l'édition. On se ferait foutre de sa gueule, gravement et pour longtemps, par des gens dont c'est le métier ! On se ferait ridiculiser, humilier, traiter plus bas que terre si ça se trouve.

Bref, un écrivain – ah, décidément, ce grand mot me gêne un peu, disons tout simplement un auteur, celui qui écrit un livre – doit produire de la réflexion et un gros boulot. Un bouquin c'est peut-être un peu de talent mais c'est surtout, surtout, beaucoup, beaucoup de sueur. Exactement comme pour le sport.

J'ai donc envoyé électroniquement, ce qui est rudement pratique, par un petit clic, en format *PDF*, mon tapuscrit intitulé *Une drôle de paroissienne* à Norbert Lavaret, mon mentor chez les éditions *Marvelous*, qui m'avait, l'avant-veille, appelé pour la douzième ou treizième fois, je ne me souviens plus – j'ai arrêté de compter à dix – en me mettant, certes sur un ton à peu près aimable, une énorme pression, avec menaces financières à peine voilées et tout le tintouin.

J'étais plutôt satisfait de mon travail. L'histoire de Corinne, cette belle jeune femme, prise en étau entre sa foi religieuse et son fol amour pour Gontran, un prêtre pédophile qu'elle ne parvient pas à dénoncer à la justice des hommes, est originale et tient la route. L'écriture est sobre, presque minimaliste comme on aime à dire aujourd'hui, presque sans adverbes, sans fioritures mais précise, rigoureuse, évocatrice. Il y a des rebondissements, des tempêtes sous des crânes, deux scènes d'amour un peu osées, des personnages secondaires chiadés, les parents, les amis, les collègues, l'évêque, le cardinal, le policier, le juge, le journaliste...et tout ça fait près de 400 pages, mon record ! Avec une fin aux petits oignons, impossible à imaginer, qui surprendra le lecteur. Bref, pour moi, c'est probablement mon meilleur livre.

Lorsque j'ai reçu son mail, à Lavaret, j'ai mal réagi. Il faut dire qu'il n'y était pas allé de main morte mon soit disant mentor dans l'édition ! Je vous fais juge. Voici le texte : « Monsieur Rivière, j'ai lu votre manuscrit avec désolation. C'est très mauvais. Vos livres ne sont jamais très bons, mais là vous vous êtes surpassé ! L'histoire que vous essayez de raconter n'est pas crédible pour un sou. Les personnages sont superficiels, creux, sans aucune consistance. L'écriture est plate, navrante de médiocrité. On s'ennuie ferme tout du long. La fin est grotesque. C'est désespérant. Cette fois, je ferai tout mon possible pour que vous ne soyez pas édité. Trop c'est trop ! Je vous demande de venir me voir dès que vous pourrez pour que nous parlions de la suite de votre collaboration avec les éditions *Marvelous*. ».

J'ai répondu illico, fébrile et en colère, que je ne comprenais pas une telle violence dans la critique, qui me semblait d'autant plus injustifiée que c'était la première fois qu'elle m'était faite. Je m'étais toujours acquitté de ma tâche avec conviction et honnêteté et l'éditeur s'était toujours correctement conduit avec moi. J'étais donc à la fois surpris et très déçu. J'ai précisé à mon contradicteur que le ton du message était particulièrement humiliant et même insultant et que je ne le tolérais pas. J'ai demandé un rendez-vous. Lavaret m'a répondu dans les secondes qui ont suivi : il m'attendait dans son bureau dès le lendemain à 15 heures.

Dans le métro qui m'amenait rue des Feuillants, je ruminais salement,

désespéré par le mail de Lavaret, qui m'avait gâché mon sommeil. Je savais bien que je n'étais pas le plus grand écrivain du monde – c'est une chose que l'on sait très vite – mais j'avais bon an mal an, depuis une vingtaine d'années, écrit quelques livres d'honnête facture qui avaient trouvé un petit public et qui, si je faisais lucidement la comparaison, en valait bien d'autres, pourtant portés au pinacle par des critiques peu regardant sur l'objectivité et, peu ou prou, pour de multiples raisons plus ou moins avouables, dans la main des grandes maisons d'édition.

Les éditions *Marvelous* avaient accepté, en 1996, d'éditer un bouquin dont j'avais envoyé le manuscrit par la poste, comme tout apprenti écrivain qui ne connaît personne dans le petit monde de la littérature. C'était *Un malheur n'arrive jamais seul*, un gentil petit polar sans prétention, marrant et distancié. J'avais été très heureux et très surpris, après avoir vécu plusieurs années de refus systématiques précisant « que mon projet ne s'inscrivait pas dans la politique éditoriale » ou d'absence de réponse, ce que je trouvais très impoli. Le bouquin, sans véritable support publicitaire, s'était vendu à près de 6000 exemplaires, ce qui avait incité l'éditeur à me faire confiance pour un autre livre, puis d'autres, dont le dernier, *La débîne*, avait trouvé plus de 25 000 acheteurs en se débrouillant tout seul, si je puis dire, ce qui, dans le paysage littéraire français, n'était déjà pas si mal. Norbert Lavaret, un gros poisson des éditions *Marvelous*, s'occupait de moi depuis le début et me traitait convenablement. Je n'avais presque jamais rien eu à modifier à mes manuscrits, ce qui, paraît-il, est assez rare. Mes titres étaient acceptés tels quels et on me permettait de donner mon avis pour le choix de la couverture. « La couverture, c'est la moitié des ventes ! » m'avait dit d'emblée Lavaret, qui savait bien nager dans les eaux parfois un peu troubles de l'édition. J'étais, bien sûr, tout ouïe ! On ne m'embêtait donc pas, me laissant naviguer en père peinard, ce qui flattait mon égo et moi, en naturelle contrepartie, j'étais docile, poli et gentil. Tout allait donc plutôt bien, du moins le crus-je, jusqu'au fameux mail.

Qu'est-ce qu'il lui a pris à Lavaret ? Il a pété une durite ou quoi ? Il nous fait une crise de *calgon* ? Pourquoi cette haine brutale ? Je me demandais si j'étais un gros naïf depuis le début, la tête en l'air, une vraie tanche ne voyant pas lucidement les choses, croyant que l'on m'aimait bien. Ou si

c'était Lavaret qui avait changé d'un coup, pour une raison que je n'entrevois pas, mais qu'il allait probablement me révéler lors de notre entretien. Je ne m'introspectais pas trop en général, assez peu porté, par nature, sur ma petite personne. Je me contentais d'introspecter, si je puis dire, les personnages de mes bouquins sans toutefois, modeste et lucide, jamais pour autant jouer au psychiatre. Mais là j'étais bien obligé pour essayer de comprendre une situation qui me concernait au premier chef et qui, pourtant, m'échappait.

Les livres n'étaient pas l'essentiel de ma vie. Je vivais bien de mon métier de consultant fiscal dans un grand cabinet d'avocats, que j'exerçais depuis quelques années après avoir quitté mon poste d'inspecteur principal des impôts au sein du ministère des finances à la suite de réformes qui ne me convenaient pas et, surtout, à cause d'une hiérarchie que je trouvais compassée et mesquine, plus préoccupée de sa carrière personnelle que de l'intérêt général. Mais ça, c'était avant.

Est-ce que Lavaret ne supportait pas ma relative décontraction dans mon activité littéraire ? Pour lui, peut-être, n'étais-je qu'un écrivain de pacotille, un amateur, ne mettant pas à chaque livre sa peau sur la table et prenant ainsi la place d'auteurs plus ambitieux et, au fond, pour lui en tous cas, plus méritants. De vrais artistes, quoi ! Mais alors, il aurait suffi qu'il me le dise, honnêtement et simplement. Nous en aurions parlé et j'aurais pu comprendre ses doutes et ses interrogations. Je suis quelqu'un d'ouvert, en général, même si j'ai des idées précises, voire quelques principes, sur certains sujets importants. Mais non, il m'avait d'emblée insulté et avait craché, acerbe, sur mon travail : histoire pas crédible, personnages fades, écriture navrante, fin grotesque. Non mais ! Plus je réfléchissais et plus je trouvais que c'était injuste, déplacé et méchant. Voilà, c'était méchant. Lavaret avait écrit son message par cruauté, pour me rabaisser, me faire du mal, me faire de la peine, du chagrin. Pourquoi ? Peut-être faut-il être malheureux pour être méchant ? Je ne sais. Je n'avais jamais, de ma vie, fait volontairement du mal à qui que ce soit. C'est vrai que la vie m'avait été jusqu'ici plutôt douce, que j'avais été plutôt épargné par le malheur même si j'ai eu mon lot de difficultés, comme tout le monde.

Lavaret n'était-il pas heureux ? Avait-il des problèmes, des difficultés, des malheurs ? Peut-être. Je ne le connaissais pas dans sa vie privée, n'ayant eu, au fond, avec lui, que des rapports professionnels. Et, si l'on réfléchit quelque peu, des rapports professionnels fréquents, constants mais, au fond, plutôt superficiels. Je n'étais allé que deux fois chez les éditions *Marvelous*, avant l'édition de mon premier bouquin. Par la suite, nous réglions presque tout par mails ou au téléphone et j'ai dû rencontrer Lavaret cinq ou six fois en dix ans.

Quel salaud, ce type, de m'avoir ainsi insulté !

Plus je réfléchissais, dans le métro, debout dans le wagon bondé, accroché à la barre métallique, plus la colère montait en moi. Un flot de colère, d'abord froide puis de plus en plus bouillonnante, dans l'estomac où se forma une sorte de boule incandescente, puis derrière la trache, le cervelet qui brûlait, comme en fusion. Je fus parcouru, de haut en bas, par une sorte de courant électrique, qui me mit au supplice. Je serrais les dents pour ne pas hurler de douleur. Je fus obligé de lâcher la barre de métal, la main en feu. Les voyageurs eux aussi accrochés à cette barre, enlevèrent brutalement leurs mains, se regardant les uns les autres, surpris par l'anormale chaleur. Je ne regardai personne, ne mouftai pas, fis semblant de rien, me faufilai vers la porte et descendis comme je pus dès que le métro s'arrêta.

Sortir me fit du bien et je décidai de finir mon parcours à pieds, tranquillement, pour me calmer, faire baisser la température. Mais, brinqueballant, je dus m'asseoir quelques minutes sur un banc, vidé, exténué, au bord de la défaillance. Jamais je n'avais ressenti cela, moi dont la santé ne m'avait jamais posé le moindre problème depuis ma naissance voici un peu plus de cinquante ans. Tension de jeune homme, analyses de sang parfaites, pas de sucre, pas de cholestérol, tout nickel. Mon médecin n'en revient pas. C'est vrai que je fais gaffe à ne pas manger n'importe comment et que je fais régulièrement du vélo, de la marche et de la natation. Alors, c'était quoi ce malaise étrange dans le métro ? J'avais bien vu comment ma main avait rendu la barre métallique brûlante et comment j'avais ressenti de drôles de choses dans mon corps. Je ne comprenais rien. Bon, je n'avais pas trop le temps de chercher à comprendre, là, séance tenante. Je me suis dit